

journalistes



Le dossier

Radios : les micros belges ouverts depuis un siècle...

Sommaire

Judiciaire

Mehmet Koksal / Emir Kir : 2-0 2

Anniversaire

Les 50 ans de la carte de presse 3

Recherche

Islam : comment la presse distille les clichés et la peur 7

TIC

Ces algorithmes qui gouvernent les productions journalistiques 8

Mais l'information quotidienne n'aura droit de cité sur les ondes qu'à partir de 1926. Evocation et témoignages.

Le saviez-vous ? Le grand Luc Varenne était un ancien légionnaire et s'appelait Alphonse Tetaert. Jean-Pierre Martin (RTL-TV) a fait ses débuts à Radio Contact, Jean-Jacques Deleeuw (RTL-TV) à SIS et Dominique d'Oline (RTBF) à Radio Basse Meuse. Cinquante ans avant la naissance des radios pirates en 1978, la Belgique comptait 16 radios privées. La Tour Eiffel doit sa survie à la télégraphie sans fil parce qu'elle lui servait de pylône. Jacques Chancel (France Inter) a animé « Radioscopie » durant quinze ans et Claude Delacroix (RTBF) « Formule J » pendant quatorze ans. Le mythique « Nagra », premier enregistreur portable, a été conçu en 1951 par un Polonais. La radio Nostalgie est la première à avoir proposé des podcasts. Stagiaire chez NRJ en 2009, un étudiant ingénieur du son deviendra célèbre sous le pseudonyme de Stromae...

Ce sont là quelques informations et anecdotes puisées en vrac dans le bel ouvrage « 100 ans de radio en Belgique », un centenaire que célèbrent aussi une exposition à Bruxelles (*lire page 4*) et des émissions de plusieurs radios. Histoire foisonnante ! Comme pour les autres médias, elle est faite à la fois d'avan-

cées technologiques, d'évolutions sociologiques, de bagarres économiques voire politiques, ainsi que du flair et des talents de quelques professionnels hors normes. Philippe Caufriez, Brice Depasse et Nicolas Gaspard, les auteurs du livre, ont donc eu la bonne idée de raconter ce siècle non pas au fil d'un seul récit chronologique mais par petites touches organisées en 14 chapitres et plus de 120 thèmes. On picore les évocations au gré de ses envies, du côté du sport, de l'info, de la musique, de l'humour, des jeux ou des services, pour ne citer que cela. Le tout est luxueusement imprimé et largement illustré, avec malheureusement de nombreuses photos dépourvues de légende et des omissions de dates, ce qui est plutôt malvenu pour un bouquin d'histoire.

Si, en Belgique, l'histoire de la radio commence en mars 1914 avec la diffusion de concerts depuis les installations du château de Laeken, la première émission eut lieu durant la nuit de Noël 1906 sur la côte Est des Etats-Unis. Vingt ans plus tard, 750 stations émettent en Amérique du Nord et 170 en Europe. Chez nous, la pionnière s'appelle Radio Belgique, lancée par la société SBR qui fabrique des récepteurs. Venu de la presse écrite, Théo Fleischman y travaille.

Suite et dossier pages 4 et 5

Jean-François Dumont

Journalistes de radio : pourquoi

En marge des évocations des 100 ans de la radio en Belgique, quatre professionnels de l'information témoignent du lien quasi affectif qui les unit au micro.

Suite de la Une

C'est à lui que l'Etat confiera plus tard la direction de l'INR, Institut national de radio-diffusion, créé en 1930. Comme des radios privées avec lesquelles il cohabite, le service public dispose de musiciens – il a alors cinq orchestres ! – et de comédiens. C'est l'époque des concerts et des « dramatiques » produits à Flagey, avec ses bruiteurs qui savent comment imiter le crépitement du feu ou les pas sur le gravier. Le microsillon et la bande magnétique apparaîtront après la Seconde Guerre mondiale, mais l'orchestre symphonique de la RTBF subsistera jusqu'en 1991...

1926, le premier JP

Il aura fallu attendre treize ans pour que le journal parlé apparaisse sur les ondes, celles de Radio Belgique. Théo Fleischman en fixe la durée – les 30 minutes qui deviendront le standard, y compris plus tard en télévision – et les principes qui devraient valoir encore aujourd'hui : « les nouvelles sont rédigées très laconiquement, en style clair, direct et propice à la lecture à haute voix. Le contrôle rigoureux de leur origine (...) permet à ce nouveau journal d'atteindre un certain degré de perfection ». L'INR ouvrira son antenne aux reportages, mais uniquement en direct puisque l'enregistreur n'existe pas encore. L'information de service public prendra toute son ampleur à partir de 1961, lorsque la RTB introduit les bulletins horaires et la revue de presse quotidienne, qu'elle se dote de correspondants à l'étranger, d'abonnements à cinq agences de presse, et d'une direction de l'information, assurée par Etienne-Charles Dayez.

Le Nagra, les voitures émettrices et, côté public, la popularité du transistor vont donner des ailes à l'info de terrain, en direct. Europe 1 et RTL en font la pétaradante démonstration au cœur des émeutes de Mai 68 à Paris, à la fureur des autorités. En 1981, Claude Delacroix lance à la RTBF Bruxelles 21 (future Radio

21 puis Classic 21) et inaugure les flashes infos, sans contrainte horaire, à l'instar des stations américaines. Côté privé, SIS était une des premières à constituer une vraie rédaction... et à diffuser de la publicité, avec Radio Contact notamment. La guerre des ondes avec les radios libres farouchement non commerciales fait rage, sur fond de saisies à répétition opérées sur plaintes de la RTT.

Des monuments

La radio a souvent eu le don de sentir les courants de la société. Les émissions « Salut les Copains » (1959, Europe 1) puis « Formule J » (1967, RTB) et « Campus » (1968, Europe 1) comprennent ce qui fait vibrer les jeunes, comme « Le magazine F » (1964, RTB) accompagnera l'émancipation féminine et « Minute papillon », les consommateurs.

Le siècle radiophonique compte aussi ses monuments, des émissions à la longévité exceptionnelle. On pense à « La Semaine infernale » (22 ans à l'antenne de la RTBF), aux recettes de Gaston Clément (INR/RTB), aux « Grosses têtes » (RTL et Bel-RTL) ou aux « Jeu des mille francs » (France Inter) qui ont toutes duré trente ans et plus.

Et demain ? L'avenir de la radio passera par internet et le DAB+ qui permettront, conclut l'ouvrage, de l'écouter partout, tout le temps, et pour de nombreuses années encore.

J.-F. Dt

► Philippe Caufriez, Brice Depasse et Nicolas Gaspard, « Cent ans de radio », La Renaissance du livre, 256 pp., 29,90 €



Un studio radio de la RTBF en 2003. Photo : Etienne

Témoignages

La force des mots

Entre elle et moi c'est une belle histoire. Elle, la radio, celle que j'ai découverte il y a plus de dix ans. C'est l'histoire d'un véritable coup de foudre. Ce que j'aime chez elle ? L'immédiateté de sa mission, la puissance et la force des mots, la proximité avec les auditeurs.

La radio, c'est aussi la voix, les voix. Celles des passionnés qui évoluent tous les jours à mes côtés. La radio a ce côté impalpable et mystérieux que j'aime particulièrement.

C'est le son sans l'image, le développement de l'imagination. Et puis la radio est l'un des seuls médias à avoir le don d'être présent partout : à la maison, dans la voiture, au travail, ... Qui d'autre pourrait se vanter d'avoir ce pouvoir ?



L'anecdote. En plus de dix ans de carrière, n'avoir qu'une anecdote serait dommage. N'en choisir qu'une relève véritablement du défi. Si je ne dois retenir qu'une seule chose, c'est le NRJ In the Park, ce concert gratuit que nous organisons chaque année à Charleroi et qui démontre, selon moi, le pouvoir rassembleur qu'à la radio. Imaginez-vous, 50.000 personnes, 50.000 visages, 100.000 oreilles. C'est tout simplement fascinant !

Aurélien Adam, NRJ

Remonter le siècle en une heure

Les coauteurs de l'ouvrage « 100 ans de radio en Belgique » le sont aussi des commentaires qui accompagnent les vitrines de l'exposition « Vu à la radio ». En une bonne heure, le visiteur parcourt le siècle radiophonique le long d'un itinéraire jalonné d'appareils, de photos, d'extraits de film, de décors (comme Tempora, la société conceptrice, aime les faire) et, bien évidemment, de nombreux extraits sonores. L'occasion est belle – et rare – d'entendre les premiers reportages, les voix de Théo

Fleischman, Gaston Clément et Angèle Guller, ou les djingles des radios libres.

Les métiers de la radio d'aujourd'hui sont expliqués par ceux qui l'exercent tandis que l'avenir (numérique) du média est évoqué en fin de parcours. A voir, et pas seulement par les nostalgiques.

J.-F. Dt

► A Tour & Taxis à Bruxelles, jusqu'au 27 avril, tous les jours. Infos : www.exporadio.be

Si ils aiment leur média...



Ansotte/Image Globe.

Ma maison, ma muse



La radio ne s'est pas imposée à moi dès le départ, j'y suis arrivée par hasard, portée par le vent. Mais très vite, j'en suis tombée amoureuse. Plus vivante que la presse écrite mais moins lourde que la télévision, la radio est devenue ma maison, ma muse, ma source d'épanouissement. Un média a pour vocation d'informer, d'apprendre, de faire voyager, de nourrir... Et c'est ce que j'ai trouvé en devenant journaliste radio. L'information y est immédiate, distillée de différentes façons selon la vocation de la « marque » (info ou musicale). On y apprend chaque jour : l'adaptation, la résilience, l'humilité. On voyage aussi, même derrière son micro. Et puis on se nourrit de son expérience, de cette vieille dame aux mille histoires.

Le souvenir. Le souvenir le plus marquant de ma (courte) carrière doit être ce 13 décembre 2006, lorsque la RTBF annonce la fin de la Belgique. Mon beau-père me téléphone en pleurant, ma grand-mère hurle dans le combiné. Comme tout le monde, nous allumons la télévision. Très vite, le réflexe journalistique prend le dessus et on se rend compte du canular. Le lendemain et les jours suivants, nous passons des heures, en studio, à expliquer, à débriefer. Des centaines de témoignages nous parviennent et nous devons rassurer... Ce 13 décembre 2006 restera gravé dans ma mémoire.

Maïté Warland, Nostalgie

Fragile et fugace

J'ai appris à aimer la radio en en faisant : pas de vocation précoce, pas de prédisposition particulière. Ce média, je le sais à présent, c'est la vie comme elle va, fragile, fugace, colorée, foisonnante. Et le journaliste de radio est un artisan qui crée des images mentales, tente de tout faire comprendre par la seule grâce du son... Le virus du journalisme inoculé par mon grand-père et la passion des mots m'ont dirigé vers ce média à l'écriture particulière, à la chaleur incomparable et où l'écran est plus grand qu'au cinéma. S'adresser à la raison autant qu'à l'imagination, rester clair, précis, concis sur des sujets complexes, capter et retenir l'attention : autant de défis quotidiens. La radio permet aussi le dialogue et l'interaction avec les auditeurs, ce qui confirme la remarque de Montaigne : « *La parole est moitié à celui qui parle, moitié à celui qui l'écoute.* »



Le souvenir. Erik Silance, disparu en mai dernier, avait une mémoire phénoménale. Il improvisait les titres et une partie du journal de 8h, dans les années 90 sur Bel-RTL. Sa rapidité, son esprit de synthèse et sa faculté de rebondir en toutes situations m'ont beaucoup impressionné.

Bernard Lobet, Bel-RTL

Jamais sans ma radio

La radio est une compagne. Elle l'a toujours été. Je suis d'une génération que la radio emmenait très loin, le soir sous ma couverture. Cela a continué partout et tout le temps, de la cuisine – le meilleur endroit, le meilleur



moment – à la salle de bain, en passant par le repas, la cave et même le jardin. Sans oublier la voiture bien sûr. Les souvenirs forts sont ainsi associés à des lieux et des moments précis. Tétanisé, dans ma cuisine, par l'arrestation de Dutroux ; profondément secoué en apprenant, dans ma voiture, l'assassinat du juge antimafia Giovanni Falcone,... Plus loin, plus jeune, exultant dans mon lit lorsque le goal de Jef Jurion contre le Real Madrid en 1961 étrangle la voix de Luc Varenne ; ou étudiant dans ma chambre, en mai 68, passionné par le dialogue, en direct sur Europe 1, entre Daniel Cohn Bendit et le préfet Grimaud.

Mais pourquoi je parle de l'auditeur alors qu'on m'a demandé de parler du journaliste ? Le premier a dû sûrement déterminer le second. Heureusement d'ailleurs. Comment faire ce métier sans se rappeler l'auditeur que nous sommes, la part de nous qui est de l'autre côté de la vitre ? Nos souvenirs sont les leurs.

J'ai toujours vécu le fait d'être devant le micro comme un privilège extraordinaire. A la fois un plaisir et une responsabilité. Sans se pousser du col, car je n'oublie pas non plus que nous sommes surtout des passeurs, des généralistes de l'information, moins experts que l'expert que nous interviewons, moins acteurs que l'ouvrier, le paysan, le patron ou l'homme politique dont nous parlons. Et c'est d'ailleurs parfois frustrant. Cela doit nous rendre modestes. Ce sont eux qui comptent. Rien de pire que le journaliste qui devient vedette, les médias qui parlent d'eux.

Les souvenirs. Ils sont multiples et tous ont leur importance. Bien sûr, certains sont plus gravés que d'autres, comme ces femmes indiennes qui m'ont fait visiter leur bidonville ou ces ouvrières du textile au Bangladesh. Ou encore les victimes de l'amiante, le procès de Turin. Ou la visite de Tchernobyl et des régions contaminées. Mais cela n'efface pas non plus les nuits passées à attendre les résultats d'une négociation à la SNCB, celles vécues à la commission Dutroux, ou celle de la formation du gouvernement Verhofstadt en 1999. Ou encore l'interview du postier, de l'agriculteur, de l'enseignant, de l'ouvrier de Genk et du patron de PME wallon. Tous méritent autant l'attention, la précision de l'information, la qualité du son. Même dans le déploiement multimédia d'aujourd'hui, la radio reste au cœur de la société, au cœur du monde.

Marc Molitor, jeune ancien de la RTBF